

Quelqu'un m'a dit...

Nouvelle fantastique de Joëlle Loeuille

Tous les ans, la troisième semaine de septembre, sept amies d'enfance, dispersées aux quatre coins de la France, convergeaient vers Sainte-Marie-aux-Mines pour le *Carrefour européen du Patchwork*. Unies par la même passion, elles attendaient ce séjour avec une grande impatience pour découvrir expositions et nouvelles techniques, acquérir des tissus venus de pays lointains et aussi, et surtout disaient certaines, pour écouter les folles histoires inventées par Joëlle.

À la nuit tombée, installées dans les confortables canapés du gîte réservé d'une année sur l'autre à Sainte-Croix-aux-Mines, elles attendaient que la conteuse prononce la formule magique qui les suspendrait au fil du récit : *Quelqu'un m'a dit, mais je ne sais pas si c'est vrai...* Alors plus rien n'existait en dehors de cette voix qui semblait leur chuchoter à l'oreille que parfois, le fantastique s'invite dans nos existences.

Quelqu'un m'a dit, mais je ne sais pas si c'est vrai, que le Business Planner de son entreprise a été victime d'un drôle de burn-out. Je devrais plutôt parler de business planneuse puisqu'il s'agit d'une femme, seulement la FCC, la *French Coquillettes Company*, demeure très conservatrice dans le domaine linguistique et n'admettrait probablement pas cette licence féministe.

Revenons à notre sujet, Constance de La Rigaudière, sortie major de la prestigieuse HEP, Haute Ecole de la Pâte, commença à montrer les premiers signes du mal qui la touchait lors d'un séminaire sur le rayonnement à l'international d'un nouveau produit : la coquille parfum Escargot de Bourgogne. Ses voisins s'étaient lancés des regards interloqués en découvrant que Constance ne prenait plus de notes sur son ordinateur portable, mais esquissait des croquis sur un bloc de papier. Ses mains couraient sur la page, dessinant d'étranges paysages qu'elle annotait fébrilement. Jean-Pascal, à sa droite, ancien camarade de promo, lui avait donné un petit coup d'épaule et Constance était revenue immédiatement à la raison et à l'urgence du moment, la réunion. Elle avait confié, un peu plus tard à celui-ci, « Je ne sais pas ce qu'il m'a pris ».

Quelques semaines passèrent, donnant à Constance l'espoir que ce ridicule épisode ne se reproduirait jamais. Fort heureusement pour sa carrière, la deuxième manifestation se produisit un week-end. La jeune femme, devant l'écran de son ordinateur, remplissait en mode automatique son panier pour le drive. Sa liste aurait été applaudie par un nutritionniste et qualifiée de triste par un amateur de gastronomie. Du vite prêt, du vite mangé, promouvoir la coquille occupait tout son temps et les repas n'étaient qu'une formalité vite expédiée. Elle ne repéra une anomalie dans sa routine qu'en remarquant qu'une heure s'était écoulée. Une heure pour un drive ? Il y avait anguille sous roche.

Constance examina de plus près ses achats et quelle ne fut pas sa surprise en découvrant qu'elle avait changé de magasin et que le panier qu'elle avait sous les yeux n'avait plus rien d'alimentaire : tapis de découpe, cutter rotatif, règles en inches, coupons de tissus et fils à quilting. Et ce n'étaient que quelques-uns des produits qu'elle avait choisis et payés, se rendit-elle compte en recevant le mail de validation de sa commande. Ça recommençait, ses mains n'en faisaient qu'à leur tête et avaient pris le contrôle du clavier. L'executive woman se retrouvait même avec du tissu thermocollant double face dont elle ignorait jusqu'à l'usage. Lorsque cette commande totalement incongrue arriva jusqu'à son appartement, elle la planqua dans un sombre placard et s'empressa de l'oublier.

La vie reprit son cours et malgré quelques alertes — des inches apparaissant à la place des euros dans ses tableaux Excel ou des post-its, sur son bureau, assemblés avec des trombones ou transformés en origami — le mal semblait circonscrit. Une « de la Rigaudière » ne cédait pas à la pression et jamais, au grand jamais, ne souffrirait de troubles indiquant un immense, un monumental ras-le-bol des pâtes sous toutes ses formes : farfalle, penne, linguine et autres spaghettis. Ras-le-bol aussi des campagnes publicitaires, des packagings innovants et des têtes de gondole où les pâtes étaient le sésame pour découvrir l'Italie. Au lieu d'ignorer ces signes montrant la progression de son mal-être, Constance aurait été bien inspirée de prendre quelques minutes pour réfléchir au sens à donner à son existence. Cet arrêt sur pause lui aurait peut-être permis de ne pas se réveiller un jour aux premières lueurs de l'aube, hagarde, ne comprenant pas comment elle s'était retrouvée à dormir, toute habillée, sur sa méridienne.

Autour d'elle, un champ de bataille, que dis-je, un Waterloo de dressing ! Tous ses vêtements portaient les stigmates de découpes sauvages et gisaient sur la moquette crème de son appartement de standing. Ses mains avides, encore armées de ciseaux, avaient ici visé des manches. Parfois les traîtresses s'étaient attaquées au dos d'une veste, à un pan d'une jupe, jusqu'à la doublure d'un manteau qui n'avait pas échappé au massacre. Effarée, Constance lâcha les ciseaux coupables et contempla ses mains qui ne paraissaient plus lui appartenir. Qu'est-ce qui les avait poussées à commettre un tel massacre ? La jeune femme ne pouvait plus ignorer que le burn-out n'était plus tapi, sournois, attendant son heure pour frapper. Il l'avait submergé.

Elle décida qu'il était urgent de consulter un psychiatre qui remettrait de l'ordre dans sa psyché et la rendrait à sa mission première : inonder le marché mondial de la French Coquille. Cette décision, elle ne la mit pas à exécution. Levant les yeux du sol jonché de sa garde-robe, elle se rendit compte que, dans la nuit, elle avait arraché le drap en lin blanc de son lit, l'avait accroché au mur pour servir de support à une œuvre extraordinaire, un paysage onirique, où terre et mer se mêlaient, un paysage fait d'une multitude de morceaux de tissus prélevés sur ses vêtements. Rien n'était laissé au hasard, formes et couleurs se répondaient harmonieusement, aucune maladresse de débutante, ses mains avaient la virtuosité d'une quilleuse née.

Quelqu'un m'a dit, mais je ne sais pas si c'est vrai, qu'elle expose cette année à Sainte-Marie-aux-Mines. Si vous cherchez à voir son travail, elle s'abrite sous le pseudonyme d'Isaure.

Chères amies, c'est ainsi que se termine mon récit. Il est l'heure d'aller se coucher et de faire de beaux rêves. À demain pour un autre *Quelqu'un m'a dit, mais je ne sais pas si c'est vrai...*

